

Tristan Tondino

La plupart des artistes sont frustrés par le « problème d'espace ». Nous déménageons constamment d'un studio à l'autre, soit parce que l'édifice a été vendu, se fait démolir, parce que le loyer a augmenté considérablement, parce qu'il y a eu un incendie, ou imaginez n'importe quelle autre raison qui vous inspire. La plupart d'entre nous peignent dans une des pièces de notre appartement. Mon défunt père Gentile Tondino, (RCA) peignait en majorité dans notre salon, où était situé un canapé-lit dans lequel dormaient mes parents. L'odeur de la térébenthine, de l'huile de lin et de la fumée de cigarette m'enchantait. Les expressionnistes abstraits Bill et Elaine de Kooning vivaient à Soho dans des lofts non chauffés et sans eau chaude (je tiens à noter que je ne nous compare pas à ce couple légendaire.)

Au cours des années, j'ai loué une foule de studios, et certains d'entre eux étaient tout simplement fantastiques. En 1998, nous avons perdu un espace merveilleux. À l'automne de la même année, nous avons voyagé à Florence parce que ma femme, portraitiste Joséane Brunelle, avait reçu une bourse d'études d'un mois en Italie. Je l'y ai accompagné et chaque matin, j'apportais mon matériel de peinture dans la rue pendant qu'elle suivait les cours de langue. À la fin des classes, je lui présentais une exposition des œuvres de la journée que nous arrosions avec un verre de Prosecco. La peinture en plein air me passionne depuis toujours. Mon père donnait un cours de dessin aux étudiants d'architecture de McGill et je suis, de bien des façons, un descendant d'Arthur Lismer et du Groupe des Sept. Comme nombre de Montréalais de ma génération, j'ai eu la chance de suivre les cours de dessin pour enfants à l'École du Musée des beaux-arts de Montréal (mon père était un ami intime d'Arthur Lismer avec qui il a enseigné pendant plus de 13 ans.)



Voici à gauche la première toile que j'ai peinte à Florence. Il se passe une foule de choses quand on peint dans la rue. Les passants émettent leurs commentaires sur les toiles. Il pleut. Il y a des mouches et de la poussière. Les vespas et les bicyclettes nous frôlent alors qu'elles filent à toute vitesse sur la chaussée.

Un jour, je peignais sur la Piazza della Signoria lorsqu'un guide touristique s'est arrêté avec son groupe. Il a dit, en anglais avec un fort accent italien, « Ce gars-là est un peu trop ambitieux. » J'ai ri; il n'avait pas tort, bien sûr. À droite on peut distinguer la « Fontaine de Neptune » au premier plan, le « David » de Michel-Ange et bien d'autres chefs-d'œuvre.



C'est également dans les rues de Florence que j'ai commencé à produire des petits tableaux de moineaux avec ce qu'il me restait de couleur sur la palette à la fin de la journée. On peut voir la première, à gauche



En 2002, je peignais de nouveau dans notre salon et Joséane peignait sur la porte de la salle de bain dans notre couloir. À droite est ce à quoi ça ressemblait chez nous. C'est son autoportrait; la toile est intitulée « S'il vous plaît, raccrochez et signalez de nouveau ». Le téléphone, la peinture et les ciseaux posés au sol illustrent avec humour le problème d'espace. L'utilisation des toilettes était malaisée, car chaque fois, Joséane devrait se lever et déplacer sa chaise.

Cette année-là, j'ai décidé que je voulais peindre de très grands tableaux, donc nous avons préparé mon matériel et nous avons mis le cap sur divers chantiers de construction dans plusieurs quartiers de Montréal avec Béatrice, notre merveilleux terrier.



J'agrafais la toile sur les panneaux de contre-plaqué qui enclosaient les chantiers et je peignais toute la journée. Parce que j'utilisais de l'huile, à la fin de la journée, je pliais ma toile en deux, peinture sur peinture, ce qui créait une impression à effet miroir que j'aimais bien. Je commençais chacune des toiles en peignant les mots « Artwork in Progress » et « Tableau en Cours ».

Certaines d'entre elles mesuraient jusqu'à 20 pieds de long. Quoi qu'il en soit, ce que je veux souligner c'est que ces toiles étaient également des peintures « plein air ».



Un jour, un homme a ralenti son véhicule et m'a hurlé « Trouve-toi un travail, mon pas bon ! » Nous avons pouffé de rire, et Béatrice a aboyé. Bien sûr, nous avons du travail, pour ainsi dire... La plupart des artistes vivent comme des millionnaires sans avoir à se préoccuper de tout cet argent. Notre ami Matthew Cope faisait une promenade et a pris cette photographie de nous trois. C'est Joséane avec Béatrice qui la contemple avec adoration, en se demandant probablement : « Mais qu'est-ce qu'on fout ici ? »

Cette exposition « Venise n'est pas en Italie » a été inspirée par cette histoire d'espace. Notre grand ami, le créateur Yves-Jean Lacasse de la maison de couture Envers a récemment emménagé dans un espace situé dans l'immeuble Belgo, au 372, rue Sainte-Catherine Ouest (suite 420). Comme nous et tant d'autres artistes, il avait besoin d'un nouvel emplacement. Sa boutique est une magnifique pièce lumineuse et il nous a suggéré d'y faire un vernissage.

Je voudrais aborder deux points sur l'exposition. Le premier est philosophique. L'idée que Venise soit à la fois en Italie et pas en Italie est liée à l'aspect créatif de l'utilisation des langues. Il existe différents cadres conceptuels dans la compréhension des deux idées. Le deuxième point est que cette exposition est une réflexion sur mon histoire. Les cadres blanc et noir sont censés être des métaphores oniriques. Elles suggèrent des images mentales de mes souvenirs; les réminiscences de mon travail passé ainsi que de mes voyages avec Joséane. Les plus grandes toiles ne seront pas exposées, par manque d'espace.

